



Paysage d'hiver

Nicole Roland



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



Paysage d'hiver

Nicole Roland



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Le taxi dérivait lentement, gêné par la circulation trop dense. Les rues se succédaient, étroites et encombrées, bourdonnantes, ou bien silencieuses comme celle-ci, longeant le canal, assombrie doucement par les branchages qui se rejoignaient au-dessus d'elle, entrelaçaient des milliers de feuilles dorées, cuivrées, vertes encore. Dans une heure, au plus, une brume légère se répandrait au ras du sol, les contours s'estomperaient, les hautes demeures anciennes sembleraient surgir d'un nuage bas, d'une eau laiteuse et immobile, d'un rêve.

Elle quitta le taxi, rassemblant à la hâte ses bagages, faillit oublier sur le siège une revue, un dépliant concernant le musée Van Gogh et le catalogue acheté quelques heures plus tôt au Rijksmuseum. Elle sourit, comme pour s'excuser, et se dirigea vers le quai des lignes internationales. Elle avait froid. Il était tard. Son train venait de partir. D'un coup, l'effervescence des heures bousculées avait cessé. La salle d'attente était déserte. Elle gagna le buffet de la gare. Vu de la rue, il paraissait lumineux, accueillant et cependant, lorsqu'on y pénétrait, une atmosphère étrange vous saisissait. Il y avait là un couple, une vieille dame, rêvant devant une tasse de thé qui avait dû refroidir depuis longtemps, un homme seul, le visage enfoui dans les journaux du soir et, derrière le bar, un garçon morose. Elle entra et eut l'impression que rien dans ce moment ne changeait pour les autres occupants de la pièce : ils ne la saluaient pas d'un sourire, d'un simple regard ; c'était comme si elle n'existait pas. Enfin, les yeux du garçon se posèrent sur cette femme rousse, vêtue de noir. Elle s'était installée derrière une petite table recouverte d'un napperon brodé. Le garçon s'approcha, elle demanda un café. Une voix apaisante annonçait les départs de nombreux trains. Il était agréable de songer à tous ces trajets qui se feraient dans la nuit tombante, traçant une carte imaginaire. Pour elle, pas de départ avant des heures mais la fatigue de ces deux journées passées à Amsterdam, la perspective du long voyage à accomplir encore avant de parvenir à la maison, au bord de la forêt. Elle ouvrit son sac et en sortit une carte : c'était une reproduction réduite d'un tableau qu'elle avait vu la veille au Rijksmuseum.

Au bas du tableau, une petite plaque de cuivre indiquait : « Hendrick Avercamp, 1585-1634, Paysage d'hiver ».



Une lumière douce et savamment dosée se répandait dans les salles du musée. Des murmures, des piétinements feutrés. Ce n'était sans doute pas un hasard si elle s'était arrêtée devant le paysage blanc et bariolé de cette toile. Elle était seule à présent, et depuis le temps qu'elle contemplait le tableau, elle avait oublié l'heure et l'endroit où elle se trouvait. Elle touchait la toile pour effleurer doucement les contours d'un visage minuscule. À la réflexion, elle discernait une ressemblance entre elle et la jeune femme lovée au creux d'un traîneau rouge vif sur cette toile du XVII^e siècle. D'autres attelages glissaient de part et d'autre du tableau. Partout, dans la neige, des groupes s'étaient formés : des couples enlacés glissaient côte à côte ; plus prudents, quelques vieillards conversaient, assis sur le flanc d'une barque prise dans le gel. Des maisons, refermées sur des chaleurs envoûtantes, semblaient illuminées de l'intérieur et pourtant, c'était encore le jour, ou plutôt la fin du jour : l'heure que l'on dit entre chien et loup. Un chien, on en voit un, à gauche de la toile, chassant un oiseau et peut-être poursuivi lui-même par un enfant, on distingue mal. C'est d'ailleurs ce qui, un instant, paraît préoccuper la visiteuse solitaire. Pas longtemps. Elle revient à sa contemplation, fixe le traîneau rouge. Tant d'autres détails pourraient retenir son attention : le vol des oiseaux, très haut dans le ciel, ou plus proches, d'autres oiseaux dans les grands arbres sombres et dénudés, ou bien ce rouge-gorge, posé familièrement non loin d'elle.

La visiteuse sourit, se penche vers le tableau comme pour embrasser l'endroit où elle vient de découvrir sur une porte une silhouette tracée par la main d'un enfant malicieux. Mais toujours elle revient au traîneau rouge ; son désir l'y installe – relevant un côté de sa jupe ample, elle enjambe l'attelage et s'assied sur la banquette, s'y pose comme un chat, sans bruit, presque sans poids, irréaliste. Et, sortilège, le traîneau se met en mouvement. Il glisse, fend l'espace, se dirige vers le grand large, là-bas, vers l'immense plaine blanche et nue, les grands bois. Elle n'a pas besoin d'y pénétrer pour savoir qu'ils sont redoutables en cette saison, la neige amoncelée jusqu'au milieu des sapins, les bouleaux givrés tremblant dans l'air glacé, le ciel pâle et dur.

Le jour baisse. Il va pleuvoir. Il pleut. Un homme d'une cinquantaine d'années pousse la porte. Son manteau humide, son regard fatigué s'auroleent de tristesse. Il ne s'assied pas, se dirige vers le bar où il s'accoude.

Le jour baisse. Ici, personne n'a marché, personne n'est passé avant le traîneau qui l'emmène. Les bois semblent déserts, réduits à leur poids de silence et de mystère.

La pluie crépite sur le carreau de la fenêtre. J'ai froid. S'il pleut là-bas, après le passage de la pluie sur la maison au bord de la forêt, toute la terre sera glissante, les chemins spongieux, les ornières pleines d'une eau brune où grouille une population minuscule, perdue dans la boue et les herbes – ça recommence : moi, si lasse, le front appuyé contre mes paumes, dans la tiédeur de la pièce où s'entremêlent les voix des autres voyageurs, des éclats de rire, parfois un éternuement ou une toux discrète. Je suis ici. Je suis là-bas, dans la neige, je suis ailleurs : je sens que j'erre, me hasardant par les clairières, je froisse les églantiers, les aubépines qui déchirent mes vêtements, des branches basses me giflent.

D'un coup, la porte s'ouvre, comme poussée par le vent. D'autres voyageurs. Je ne sortirai pas. Je me lève mais je m'arrêterai sur le pas de la porte, je ne sortirai pas, même si elle m'appelle, même si, maintenant, je l'entends très distinctement, je ne sortirai pas.

Une odeur moite monte du bois où tout craque sous mes pas. Déjà, les cris des oiseaux faiblissent. La nuit tombe, complice des animaux qui chassent, des petits fauves qui guettent leur proie. Je m'é gare. Je ne vois plus. Je suis ensorcelée. Il fait nuit. Les rapaces nocturnes se lèvent dans l'ombre. Pourtant, je sais ce qu'il faudrait faire : il suffirait de garder les yeux bien ouverts, ici, enveloppée dans mon manteau, à l'abri du grincement des arbres, à l'abri de la peur. Il suffirait de regarder les visages, autour de moi, ou même les objets : la lumière des lampes qui prend une couleur de miel. Mais même ainsi, je le sais, je serais prise dans cette angoisse, j'imaginerais des pas feutrés, des bêtes fouaillant le sol, des chats sauvages aux yeux phosphorescents, et moi, errante, dans cette nuit en mouvement, sur le chemin qui conduit à

l'autre, la femme du tableau, qui rôde là, à l'entour de la forêt, veut m'emmener, m'emmènera, je le sais.

Elle leva les yeux, regarda autour d'elle. La vieille dame s'était décidée à savourer un thé probablement amer à la surface, le sucre stagnant au fond de la tasse. Quelle importance ? Ce qui comptait, c'était d'être là, dans la lumière dorée des lampes posées sur les tables, comme si la seule chose qui valait la peine d'être vécue était de goûter une gorgée de thé, même froid, de trouver cela bon, d'entendre les voix humaines, leur velouté, ou leur éclat. Être là.

Un moineau s'était posé sur le rebord de la fenêtre, petite créature tendre, vulnérable et pourtant libre de dessiner dans l'air mille tracés heureux, de jouer dans le vent, de se faufiler entre les pieds des passants pour picorer la moindre miette et là, tiède, palpitant, attendant sans doute d'autres oiseaux pour se serrer avec eux sur la branche d'un des arbres du square tout proche, se cachant la tête sous l'aile. Oui, elle aurait aimé cela : vagabonder et vivre ainsi, s'arrêtant où il lui plairait de goûter une éclaboussure de soleil, à son seul désir d'aller contempler l'eau, indéfiniment, de la regarder mouvante, formée de milliers de gouttes différentes et cependant la même partout : ici, à Amsterdam, ou là, à Paris, l'eau des incantations d'Apollinaire, ailleurs, celle de l'abandon de Virginia Woolf. Lorsqu'elle pensait à cela, elle se sentait toute drôle, attirée par cette eau qui courait à travers les campagnes et les villes, inondait silencieusement sa mémoire : c'est là que Virginia Woolf est descendue, c'est là qu'Edith Holden s'est noyée en voulant cueillir des chatons de saule. C'est là. C'est là et l'eau est si calme, si claire, si peu profonde.

Elle essayait de détourner son regard, ses yeux s'emplissaient d'eau. Elle se sentait atrocement fatiguée. Elle avait envie de se laisser glisser au sol, de s'y étendre, d'y dormir jusqu'à la fin de tout. Ne plus jamais s'éveiller. Ne plus jamais voir l'eau, ni quoi que ce soit. Elle tremblait intérieurement comme elle s'était senti trembler en regardant le tableau, dans l'après-midi, s'efforçant de le faire entrer en elle, de s'en imprégner, sans savoir pourquoi cela lui était si nécessaire, incapable de s'arracher à la contemplation dans laquelle elle était depuis plus d'une heure (car elle avait entendu, du fond de sa rêverie, des tintements de cloche délimiter, espace après espace, l'écoulement du temps).

Le froid est moins vif, je crois. Le silence absolu. Le sol est recouvert d'une couche de neige si épaisse qu'on n'entend même plus le glissement du traîneau. Il fera nuit, bientôt. Autour d'elle, quelques flocons volètent puis viennent l'entourer plus étroitement. Elle regarde tomber la neige. Une grande douceur l'envahit. Elle oublie le froid, ôte ses gants, tend les mains vers cette douceur blanche qui tombe avec la nuit. Dans sa joie, il lui semble avoir déjà connu cela, dans une autre vie : il y a mille ans, peut-être, déjà, elle a tendu les paumes vers ces innombrables fleurs gelées, de cette manière, exactement. Il faut que je la rejoigne.

La voyageuse s'est levée brusquement. Dans sa précipitation, elle renverse la table. Le café s'étale lentement sur le sol. Cette fois, les autres voyageurs la considèrent avec stupeur. On la rappelle. Elle n'entend plus. Elle est déjà dans un taxi en partance pour le Rijksmuseum, elle court dans la rue, elle court dans le grand escalier, elle court en traversant les salles, elle arrive à temps. Dans le sillage du traîneau, monte un gémissement diffus. Son corps le reconnaît : là, dans cette griffure au ventre. Très vite, la plainte se fait plus précise, plus intense. L'autre, bien qu'elle n'ait fait le moindre mouvement ressent violemment cet appel incroyable : elle tremble, une chaleur vive inonde son corps tout entier, des bruits d'eau emplissent ses oreilles, grandissent, grandissent et, avec eux cette sensation soudaine d'étouffement, jusqu'au cri qu'elle ne va pas manquer de pousser, elle va crier, il faut qu'elle crie. Mais de sa gorge aucun son ne sort. Dans son regard, comme le reflet d'un éclair qui passe. Elle se retourne, voit le loup, splendide, au long pelage gris, luisant, qui la poursuit en larges foulées calmes. Il est proche maintenant. Silencieux. Tendue. Magnifique.

Quand il n'est plus qu'à un mètre, elle tombe dans son regard : éclatant, scintillant, d'eau et de feu – l'alliance absolue. Elle tombe dans ce regard, s'enfonce en lui, se love dans ce corps.

La neige crisse sous mes griffes, rafraîchissante, aigue, tonifiante. Je suis ma piste. Je chasse sur mes terres. Inlassablement, je poursuis cet attelage, moi la louve, moi l'instinct. Je sais parfaitement qu'il s'agit de tuer, qu'il est nécessaire de bondir,



d'un coup, d'abattre le conducteur du traîneau, de lui labourer la gorge de mes crocs, de lui tracer au visage de sanglantes caresses ; ma loi profonde me jette vers lui : il est pour moi.

Le cavalier se retourne. Sa compagne a disparu. Le loup suit toujours, de sa course aisée et régulière. À ses côtés une louve splendide, accordée à la perfection à la course du mâle, à la beauté du mâle. À cet instant, le cavalier cesse de lutter, s'abandonne, tombe à son tour dans l'éclat fauve des regards jumelés. Se fait alors un grand silence.

Autour de la jeune femme, nul froissement d'air, nul toussotement, nul murmure. Elle est seule. Seule, elle s'arrache à sa contemplation. Seule, elle quitte la salle où est accroché le « Paysage d'hiver ». Elle sort du musée. Les jardins d'Amsterdam se préparent un automne doré. Une petite fille saute à la corde. Un chien court, un peu plus loin, dans le paysage qu'elle a sous les yeux.

Copyright : Nicole Roland (2012)

Graphisme : Françoise Hekkers – Direction Communication, Presse et Protocole
Fédération Wallonie-Bruxelles

Editrice responsable : Martine Garsou – Service général des lettres et du livre
Fédération Wallonie-Bruxelles
Bd Léopold II, 44- 1080 Bruxelles
www.lettresetlivre.cfwb.be



Romaniste, Nicole Roland a longtemps enseigné la littérature en classe de rhétorique à Namur. Elle y a aussi animé durant vingt ans le théâtre universitaire qu'elle a créé. Son premier roman, *Kosaburo, 1945*, a été salué par le prix Première RTBF et par le prix de la Première œuvre de la Fédération Wallonie-Bruxelles.



Du même auteur :

Kosaburo, 1945, roman, Arles, Actes Sud, 2011
Les veilleurs de chagrin, roman, Arles, Actes Sud,
2012

